

L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES

de Frédéric Back



Frederick Back : L'Homme qui Plantait des Arbres

L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES

de Frédéric Back

Durée 52 minutes
Programme de courts-métrages signé
Frédéric Back composé de :

TOUT RIEN

Film sans dialogue
Durée 11min30 - 1978
Technique : Crayons de couleur sur acétate dépoli et pastel sur fond de papier teinté.

Synopsis

Dieu crée le monde, les animaux et les hommes. Ces derniers, insatisfaits de leur condition, réclament des changements. Dieu, lassé par leurs perpétuelles requêtes, les ignorent. Pour se venger, les hommes massacrent tous les animaux de la création pour se parer de leurs oripeaux, avant de prendre conscience de leur erreur.

ILLUSION ?

Film sans dialogue
Durée 11 min - 1976
Technique : Crayon feutre sur acétate transparent; pastel et touches de gouache sur papiers teintés pour les décors.

Synopsis

C'est la récré. Les enfants sortent jouer au milieu de la nature. Un magicien surgit et transforme leur environnement sous leurs yeux ébahis. Mais très vite, la magie fait disparaître leur forêt, leur village pour laisser place à une mégalopole sans âme où les enfants sont réduits à travailler à la chaîne. Ils se révoltent et poursuivent le magicien. Ils finissent par retrouver leur petit village. La cloche sonne. Fin de la récré.

L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES

Narration de Philippe Noiret
D'après le texte de Jean Giono (texte appartenant au domaine public disponible à cette adresse :
http://fr.wikisource.org/wiki/L%27Homme_qui_plantait_des_arbres
Durée 30 min - 1987
Technique : Crayons Prismacolor sur acétates dépolis, fonds au pastel, vernis.

Synopsis

Au détour d'une escapade, le narrateur rencontre Elzéard Bouffier, un berger, qui reboise patiemment un coin de pays désolé en Provence. Intrigué, puis fasciné, le narrateur reviendra plusieurs fois auprès de l'homme pour voir ce paysage désolé renaître à la vie et se repeupler.

DEVELOPPEMENT

TOUT RIEN

Un vieux monsieur barbu flotte dans l'espace. *A qui fait-il penser ?* D'un geste il crée les étoiles et le soleil, puis une planète où naissent des continents, où poussent des montagnes, où grandissent une forêt dense, puis des plantes, puis apparaissent les insectes, les oiseaux. D'abord blancs, ces derniers se parent de plumes de mille couleurs, d'un geste du vieillard. Les oiseaux s'envolent. Le vieil homme crée alors les mammifères nus, avant de leur donner une fourrure. Et tous viennent s'abreuver à la rivière dans laquelle coulent des poissons sans écailles ni nageoires. Voyant cela, le vieil homme les pare d'écailles.

Il regarde pensif sa création puis joignant ses mains, il révèle en les écartant un couple d'humains nus et imberbes, qu'il présente aux autres animaux. Le couple admire la création.

– *Voilà résumée la création au sens biblique. Quelle est la motivation du Dieu ? Quelle différence avec la genèse ? Quelle part de la genèse manque-t-il ? Pourquoi ? En achevant sa création avec les humains, quelle place leur accorde-t-il dans sa création ?*

Très intrigué par les poissons, le couple les désigne au vieillard. D'une pensée, il les recouvre d'écailles, leur fait pousser des nageoires. Le couple plonge dans l'eau. Ils nagent jusqu'à la nuit tombée parmi les poissons. Le vieillard dort. Il est réveillé par les pleurs du couple.

– *Pourquoi pleurent-ils ?*

Remonté à la surface, le couple désigne un ours. Le vieillard les repose sur la terre ferme et les recouvre d'une épaisse fourrure. Le couple bondit alors dans tous les sens sous le regard des autres animaux. Ils s'arrêtent, inquiets avant de se mettre à se gratter.

– *Qu'est-ce qui ne leur va plus dans cette nouvelle condition ?*

Ils pointent leur doigt vers les oiseaux. Le vieillard a un geste désabusé, avant de transformer le couple afin qu'il puisse voler. Le couple parade, fait admirer ses plumes, puis s'envole sur une branche. La femme montre un nid. Le couple commence alors à en construire un. Mais leur nid trop lourd fait casser la branche. Le couple hurle son désespoir, ameutant toutes les créatures de la création.

– *A quoi s'attendaient-ils ? Que reprochent-ils encore ?*

Exaspéré, le dieu leur rend forme humaine et leur tourne le dos.

– *Pourquoi ? Qu'a-t-il compris ?*

Non content de leur nouvel état, le couple adresse de nouvelles suppliques. Sans réponse. Ils partent en colère. Assis dans leur coin, ils travaillent en cachant.

– *Pourquoi se comportent-ils ainsi ? Que préparent-ils ?*

Peu après, ils partent en chasse capturer les animaux sous l'œil horrifié du dieu. Quand le couple apparaît de nouveau, il est vêtu des peaux des animaux, des écailles des poissons et des plumes des oiseaux qu'ils ont tués. Ils rient à gorge déployée. L'homme jette sa lance au dieu. Elle se plante au milieu du front. Le dieu bascule à terre. Le couple hurle de joie.

– *Quelle est la symbolique de cette scène ?*

Les hommes se multiplient. Ils chassent et tuent les animaux. Le massacre ne sert qu'à créer des parures les plus hautes, les plus colorées, les plus belles. Le monde n'est plus qu'un vaste cimetière d'animaux au sommet duquel trône un chasseur. L'homme chasse à outrance, détruit la nature pour le profit et la consommation.

– *A quoi fait référence ce passage ?*

Mais les hommes sont tristes. Sur une terre nue, désolée, ils se tournent à nouveau vers le dieu. Prenant conscience de leurs méfaits, ils se débarrassent de leurs oripeaux et leur redonnent vie.

– *Quel est le message ?*

LES THEMES

Allégorie sur l'avenir de notre planète et la condition humaine

Le film tourne autour de notre insatisfaction ; nous voulons toujours plus, nous désirons ce que possède le voisin, ici les oripeaux, fourrures, écailles, plumes des autres animaux. La peinture qu'il fait de l'humanité peut paraître sans concession.

– *Pourquoi ?*

L'appel à la raison

Ayant tué Dieu par vengeance et mépris, ayant fait disparaître toute vie, les hommes se retrouvent face à une terre stérile et morte.

– *A quoi fait référence le réalisateur ici ? Est-ce éloigné de la réalité ?*

Mais ce ne pas pour nous effrayer. Par une dernière pirouette, il fait prendre conscience aux hommes qu'ils ont le pouvoir de faire revivre ce monde.

– *Et nous, le pouvons-nous ?*

ILLUSION ?

Un petit village perché au milieu d'un val en pleine nature et des animaux partout. Un papillon entre par une fenêtre de l'école du village. Les enfants se précipitent pour le regarder sortir et s'envoler.

– *Qu'est-ce que cela traduit sur les centres d'intérêt des enfants ?*

La cloche sonne.

Les enfants sortent jouer au ballon. Ils jardinent, participent à la traite des vaches. Une chenille se transforme en chrysalide. Tout ce petit monde s'amuse sous l'œil du soleil. Les nuages s'amoncellent. Un orage éclate. Les enfants s'abritent sous un arbre.

– *Est-ce la chose à faire ?*

Ils sont contents de voir la pluie. La pluie s'arrête. Un arc-en-ciel se dessine au-dessus du soleil. Les enfants courent s'abreuver au ruisseau. Ils se baignent, nourrissent les canards, courent après les lapins, jouent à la marelle.

– *Toutes ces activités nous donnent des indices sur l'état d'esprit des enfants. Quel est-il ?*

Une musique se fait entendre. Du fond du décor surgit un homme orchestre. Il salue les enfants. Il attrape un lapin, le met dans son chapeau et en ressort un lapin-jouet sous le regard émerveillé des enfants.

– *Que cherche-t-il à faire ?*

Il fait subir le même sort à un oiseau. Il ramasse toutes les fleurs et les transforme en ballon. Les enfants applaudissent. D'un geste, il transforme un poney en voiture. Les enfants applaudissent encore. Il transforme les autres animaux en véhicules. Les enfants roulent. Une vache barre la route. Elle est transformée en tableau publicitaire pour des glaces. Tous les enfants se retrouvent à manger une glace. Le magicien roule jusqu'à un sapin qu'il transforme en pylône électrique. C'est toute une série qui pousse à sa suite. Le magicien souffle ensuite avec sa trompette en direction du soleil qui explose

et retombe sur terre sous forme d'ampoules électriques. Il fait nuit. Le magicien plante des réverbères. Les enfants le suivent.

– *Où veut-il les emmener ? Quel conte est suggéré en filigrane ?*

Il transforme les arbres en maisons. La forêt devient une ville. Les enfants se retrouvent enfermés en son cœur. Le magicien rit à gorge déployée. Puis il crée des routes. La forêt disparaît devant une mégapole qui s'élève de plus en plus haut dans le ciel. La rivière pure devient un égout où se déversent les déchets. Puis les enfants sont enrôlés pour travailler à la chaîne. Le magicien les enferme dans un dôme de métal. Il rigole à nouveau.

– *Pourquoi se réjouit-il ?*

Un bruit attire son attention. C'est la sortie d'usine. Les enfants sont tristes. Le magicien fait pousser des néons partout. Mais les enfants ne sont pas intéressés. Le magicien transforme tout en or. Nouveau refus. Le magicien se met en colère. Le mécontentement enfle.

– *Que se passe-t-il ? Que veulent les enfants ?* Le magicien fait sortir des canons des murs et bombarde tout. Les enfants s'en sortent indemnes. Ils se lancent à la poursuite du magicien. Il crève un mur. Les enfants se retrouvent dehors, face au soleil. Ils applaudissent. Leur petit village et les animaux réapparaissent. Les enfants les retrouvent avec joie. La cloche sonne. La récré est finie.

– *Après avoir vu le film, comment les enfants expliquent-ils le titre ?*

LES THEMES

On n'arrête pas le progrès !

Le magicien transforme le monde à son envie, agitant la promesse d'un monde plus beau, plus lumineux, plus moderne. Mais pour ça, il faut détruire la nature. Les enfants, émerveillés, le suivent sans discuter, ne s'inquiètent pas du sort du lapin, transformé en jouet plus amusant.

– *Mais une fois l'effet de séduction passé, qu'arrive-t-il ? Dans la réalité, peut-on revenir ainsi en arrière ?*

Bien vite, les enfants se retrouvent prisonniers du travail à la chaîne. Insatisfaits de leur condition, ils commencent à protester. Le magicien essaie alors de monopoliser leur attention avec de nouveaux loisirs. C'est le portrait de la société de consommation actuelle.

– *Quel message nous délivre le réalisateur ici ? Les enfants y sont-ils sensibles ?*

Devenir adulte

Ce conte peut se lire comme une allégorie de la vie, de l'enfance à l'âge adulte. D'abord enfants insoucians, les personnages du film deviennent plus matérialistes et sont séduits par les progrès, apprennent à conduire, puis se retrouvent à travailler pour vivre et consommer dans une ville où les enseignes publicitaires sont omniprésentes, pour enfin, revenus de leurs illusions, se révolter contre cette société qui les a exploités sans vergogne.

Devenir adulte, ce n'est pas s'insérer dans cette société de consommation nous dit le film, devenir adulte, c'est prendre conscience de ses responsabilités et agir pour que le monde s'améliore, pour que la nature ne disparaisse pas, quitte à se battre et refuser notre mode de vie.

L'HOMME QUI PLANTAIT DES ARBRES

Le vent souffle sur un paysage désertique. Un jeune homme, le narrateur, marche dans un paysage rocailleux. L'image est tout en sépia monochrome. Le narrateur nous raconte sa longue marche au pied des Alpes et de la Provence « *dans le désert des landes nues et monotones vers 1200 mètres, 1300 mètres d'altitude. Il n'y poussait que des lavandes sauvages.* »

Les formes vagues des rochers se transforment en village niché dans le flanc de la montagne. Le narrateur veut y camper, mais la fontaine est à sec et le vent qui souffle l'empêche de monter sa tente. Il se voit contraint de poursuivre son voyage.

– *Quel genre de décor ces premières images plantent-elles ? A-t-on envie de s'y promener ? Comment le réalisateur a-t-il traduit le côté lugubre de ces montagnes ?*

Le narrateur emprunte un petit sentier. En franchissant le sommet, d'autres paysages lugubres se révèlent à lui et au milieu, une silhouette solitaire. L'homme qu'il rencontre est un berger. Il offre à boire au narrateur et l'invite dans sa bergerie.

– *S'attendait-on à trouver âme qui vive après les premières images ? Que peut-on à ce moment-là imaginer de la vie quotidienne du berger, perdu au milieu de ce paysage désolé ?* Pendant que le berger tire de l'eau du puits pour abreuver ses brebis, le narrateur nous en dresse le portrait :

« Cet homme parlait peu, c'est le fait des solitaires, mais on le sentait sûr de lui et confiant dans cette assurance. C'était un solide dans ce pays dépouillé de tout. Il n'habitait pas une cabane, mais une vraie maison en pierre où l'on voyait très bien comment son travail personnel avait rapiécé la ruine qu'il avait trouvée là, à son arrivée. Son toit était solide et étanche. Le vent qui le frappait faisait sur les tuiles le bruit de la mer sur les plages. »

Le berger invite le narrateur à entrer.

« Son ménage était en ordre, son parquet balayé, son fusil graissé. La soupe bouillait sur le feu. Je remarquais alors qu'il était aussi rasé de près, que ses boutons étaient solidement cousus, que ses vêtements étaient reprisés avec le soin minutieux qui rend les reprises invisibles. »

– **Quels traits de caractère ressortent de ce portrait ?**

Alors que le narrateur poursuit ses observations, le berger met la table et sert la soupe. Tous deux mangent en silence.

Les heures passent. Le berger invite le narrateur à passer la nuit chez lui. Le narrateur offre du tabac au berger qui refuse. Il fume donc seul pendant que le chien de son hôte finit les restes.

– **Cet homme, qui vit seul la plupart du temps devrait profiter de cette rencontre pour discuter toute la nuit. Hors il n'en est rien. Qu'est-ce que cela révèle sur le personnage ?**

Dans la fumée apparaît un village à flanc de montagne.

« Je connaissais parfaitement le caractère des rares villages de cette région. Il y en a quatre ou cinq dispersés, loin les uns des autres sur les flans de ces hauteurs, dans les taillis de chênes blancs à la toute extrémité des routes carrossables. Ils sont habités par des bûcherons qui font du charbon de bois. Ce sont des endroits où l'on vit mal. Les familles serrées les unes contre les autres dans ce climat qui est d'une rudesse excessive, aussi bien l'été que l'hiver, exaspèrent leur égoïsme en vase clos. L'ambition irraisonnée s'y démesure, dans le désir continu de s'échapper de cet endroit. Les hommes vont porter leur charbon à la ville, puis retournent. Les plus solides qualités craquent sous cette perpétuelle douche écossaise. Les femmes mijotent des rancœurs. Il y a concurrence sur tout, aussi bien pour la vente du charbon que pour le banc à l'église, pour les vertus qui se combattent entre elles, pour les vices qui se combattent entre eux et pour la mêlée générale des vices et des vertus, sans repos. Par-là, le vent également sans repos irrite les nerfs. Il y a des épidémies de suicides et

de nombreux cas de folies, presque toujours meurtrières. »

Au fur et à mesure que le narrateur dresse le portrait, le village s'assombrit, sa teinte devient rougeâtre. Des bûcherons font un feu immense et la fumée s'engouffre dans le village. Les habitants ferment leur volet, s'enferment chez eux. Un homme attaché par une chaîne à la charrette qu'il tire va porter son charbon en ville. Des femmes se jettent sur lui. On les voit se disputer dans un cimetière sous le regard effrayé du prêtre de la paroisse, puis c'est une mêlée où humains et démons s'affrontent. Puis, c'est un homme entouré d'yeux qui abat une hache hors-champ. L'écran vire au rouge.

– **A la suite de cette présentation effrayante des montagnards, à quoi peut-on s'attendre de la part du berger ? Est-il comme eux ?**

Nous revenons dans la maison du berger. Celui-ci a sorti un sac de glands qu'il trie sous le regard étonné du narrateur qui se propose de l'aider. Le berger refuse. Il trie ainsi 100 glands, puis va se coucher.

– **Il n'est pas difficile, en ayant en tête le titre, de deviner les intentions du berger. Mais pour le narrateur, est-ce aussi évident ? Que peut-il imaginer ? Pourquoi ne le questionne-t-il pas ?**

Le lendemain, le berger repart avec son troupeau en emportant ses glands. « Je lui demandai le lendemain la permission de me reposer tout le jour chez lui. Il le trouva tout naturel, ou, plus exactement, il me donna l'impression que rien ne pouvait le déranger. Ce repos ne m'était pas absolument obligatoire, mais j'étais intrigué et je voulais en savoir plus. Il fit sortir son troupeau et il le mena à la pâture. Avant de partir, il trempa dans un seau d'eau le petit sac où il avait mis les glands soigneusement choisis et comptés. Je remarquai qu'en guise de bâton, il emportait une tringle de fer, grosse comme le pouce et longue d'environ un mètre cinquante. »

– **A quoi peut bien servir ce bâton ?**

Le narrateur reste à côté du puits et regarde l'homme s'éloigner. Puis, prenant un sentier parallèle, il le rejoint. Le berger l'invite à le suivre.

« Arrivé à l'endroit où il désirait aller, il se mit à planter sa tringle de fer dans la terre. Il faisait ainsi un trou dans lequel il mettait un gland, puis il rebouchait le trou. »

Tout en plantant ses glands le berger répond aux questions du narrateur concernant l'endroit dont il ne connaît ni ne se soucie de savoir l'identité du propriétaire.

– Pour le berger, à qui appartient cette terre ?

« Depuis trois ans, il plantait des arbres dans cette solitude. Il en avait planté cent mille. Sur les cent mille, vingt mille étaient sortis.

Sur ces vingt mille, il comptait encore en perdre la moitié, du fait des rongeurs ou de tout ce qu'il y a d'impossible à prévoir dans les desseins de la Providence. Restaient dix mille chênes qui allaient pousser dans cet endroit où il n'y avait rien auparavant. C'est à ce moment-là que je me souciai de l'âge de cet homme. Il avait visiblement plus de cinquante ans. Cinquante-cinq, me dit-il. Il s'appelait Elzéard Bouffier. Il avait possédé une ferme dans les plaines. Il y avait réalisé sa vie. Il avait perdu son fils unique, puis sa femme. »

– Enfin, nous apprenons le nom du berger. Pourquoi ne pas l'avoir dit avant ? Pour le révéler si tard, cela ressemble à un détail intime. Qu'est-ce que ce détail nous apprend sur les pensées du berger à l'égard du narrateur ?

Suivent des images d'une femme et d'un enfant. Celui-ci tombe et la femme se cache le visage.

Le berger poursuit en expliquant sa modeste ambition, ses études sur les différentes essences d'arbres et leur adaptation au milieu alpin.

– Que représentent vraiment ces glands pour Elzéard Bouffier ?

Le lendemain, tous deux se séparent. Le berger salue le narrateur d'un geste de la main. La transition se fait entre le troupeau de moutons et le régiment de fantassins.

– Quel est le rapport ? Pourquoi le réalisateur fait-il référence à l'expression « comme des moutons à l'abattoir » ?

Nous sommes en 1914. Des troupes chargent, montent à l'assaut des tranchées. Les combats sont violents, faisant beaucoup de morts. Chacune des séquences de bataille se conclut par une explosion. La dernière image nous montre un champ de bataille ravagé.

– A quelle séquence précédente du film cette image renvoie-t-elle ? Quel lien cela crée-t-il ?

A la fin de la guerre, le narrateur repense à sa rencontre et décide de retourner voir si le berger est encore vivant.

– Quelle est sa motivation ?

« Il n'était pas mort. Il avait changé de métier. Il ne possédait plus que quatre brebis mais, par contre, une centaine de ruches. Il s'était débarrassé des moutons qui mettaient en péril ses plantations d'arbres. Il ne s'était pas du tout

soucié de la guerre. Il avait imperturbablement continué à planter. »

Le paysage est couvert de jeunes troncs. Le narrateur parcourt cette nouvelle forêt en compagnie d'Elzéard Bouffier et constate l'évolution réelle du lieu. « ...en redescendant par le village, je vis couler de l'eau dans des ruisseaux qui, de mémoire d'homme, avaient toujours été à sec. C'était la plus formidable opération de réaction qu'il m'ait été donné de voir. »

– Quel impact cela a-t-il sur ce soldat tout juste sorti des horreurs de la guerre ?

Désormais, chaque année, le narrateur va lui rendre visite, constatant l'évolution constante du paysage et s'émerveillant de la pugnacité de son ami qui continue malgré tous les déboires imaginables à planter inlassablement ses glands.

– Pourquoi ne l'aide-t-il pas ?

Les années passent.

« J'ai vu Elzéard Bouffier pour la dernière fois en juin 1945. Il avait alors quatre-vingt-sept ans. J'avais donc repris la route du désert, mais maintenant, malgré le délabrement dans lequel la guerre avait laissé le pays, il y avait un car qui faisait le service entre la vallée de la Durance et la montagne. Je mis sur le compte de ce moyen de transport relativement rapide, le fait que je ne reconnaissais plus les lieux de mes dernières promenades. J'eus besoin d'un nom de village pour conclure que j'étais bien cependant dans cette région, jadis en ruine et désolée. Le car me débarqua à Vergons. »

– Pourquoi tout à coup le narrateur ne reconnaît-il plus le paysage qu'il arpente chaque année ?

Le narrateur se remémore combien le village a changé depuis sa première rencontre avec Elzéard Bouffier.

« Quand je réfléchis qu'un homme seul, réduit à ses simples ressources physiques et morales, a suffi pour faire surgir du désert, ce pays de Canaan, je trouve que, malgré tout, la condition humaine est admirable. Mais, quand je fais le compte de tout ce qu'il a fallu de constance dans la grandeur d'âme et d'acharnement dans la générosité pour obtenir ce résultat, je suis pris d'un immense respect pour ce vieux paysan sans culture qui a su mener à bien cette oeuvre digne de Dieu.

Elzéard Bouffier est mort paisiblement en 1947 à l'hospice de Banon. »

LES THEMES

Une vie simple

Elzéard Bouffier vit dans la solitude complète, sa vie toute entière consacrée à son grand œuvre.

– *Quel genre de personnage dans les histoires vit ainsi, retiré du monde ? Et dans la réalité ?*

L'ami du narrateur va passer sa vie non seulement à replanter, mais aussi à étudier les arbres pour « améliorer » son rendement.

Alors que nous nous éparpillons, tout comme le narrateur dans le tourbillon de l'Histoire et multiplions nos « vies », Elzéard Bouffier se concentre sur une seule tâche.

– *Est-il heureux ?*

Le pouvoir du petit geste

Pendant la moitié de sa vie, Elzéard Bouffier a planté des glands. Et la vie a pu renaître de ce petit geste quotidien.

– *Alors, si un homme seul qui plante 100 glands par jour arrive à faire pousser une forêt, combien de forêts peuvent faire pousser les classes du festival si elles plantent un gland par jour ?*

La symbolique

Alors que la guerre fauche les hommes, Elzéard Bouffier plante des arbres, redonne vie à un monde mort.

– *Cette thématique de la renaissance traverse les trois films. Quelles sont les différences ? Qui soigne la planète ? Qui réussit ? Qui échoue ?*

L'auteur, contrairement à beaucoup de médias, ne dresse pas un constat pessimiste, ne se contente pas de tirer la sonnette d'alarme. Il nous dit que sauver notre planète, nous sauver, passe par un effort de chacun, une prise de conscience accompagnée par des actions de tous les jours. Chaque geste compte.

La pratique

Quels sont les petits gestes que les enfants peuvent mettre en œuvre pour emboîter le pas à Frédéric Back et à ses personnages ?

Certaines informations sont tirées du site :
<http://fredericback.com/index.fr.shtml>

*Fiche réalisée par Bertrand Mullon
médiateur cinéma, dans le cadre du
festival l'enfant et le 7^e art 2008
<http://aux4coins.org/>*